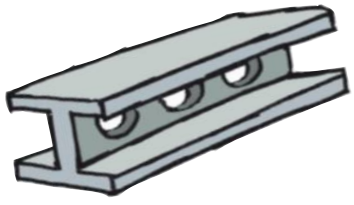
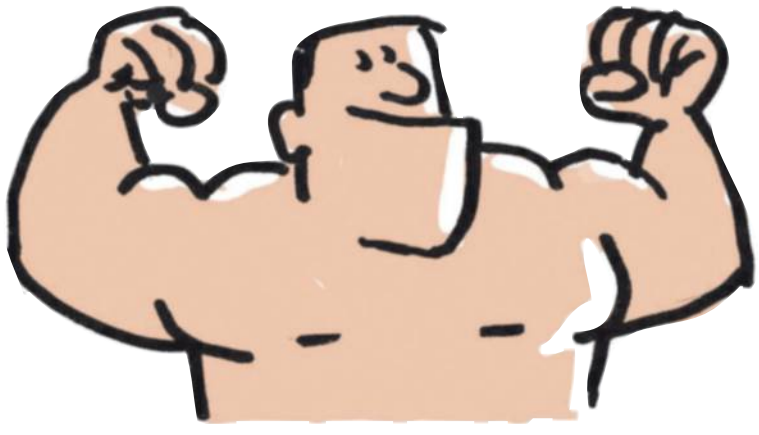
Chaque jour, la sémiologue Mariette Darrigrand analyse les mots qui se sont invités dans notre quotidien depuis le début de la crise sanitaire.



«Robuste»



8/10

Évoquant la bonne santé et la capacité à affronter les épreuves physiques, ce mot fait aujourd'hui partie du vocabulaire technique des statisticiens pour qualifier les données des essais cliniques.

Mariette Darrigrand
Sémiologue

«Il existe un paradoxe dans nos représentations, entre la robustesse des data, et la vulnérabilité de la vie. Comme si à mesure que nous devenions collectivement fragiles devant la possibilité de la maladie, les données d'enquête ou de traçage devenaient, elles, plus robustes.»

Gérard Cambon

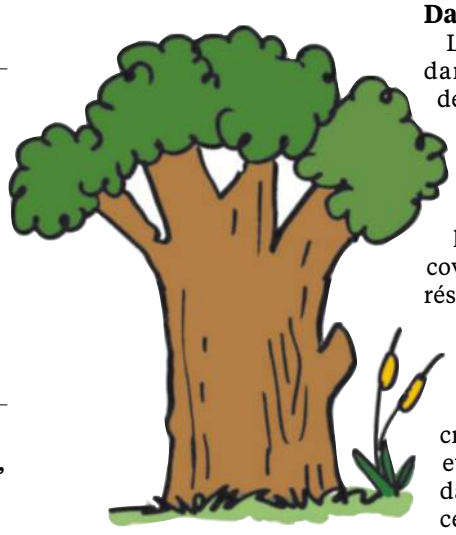
Le goût des mots

Sémiologue, Mariette Darrigrand est spécialiste des discours politico-médiatiques et des vocabulaires contemporains. Elle anime le blog observatoiredesmots.com

Elle est l'auteure de nombreux ouvrages et articles sur le corps. *J'te kiffe. Je t'aime* (Gallimard, 2017), *Sexy Corpus* (Lemieux Éd., 2016).

Sur les médias. *Comment les médias nous parlent (mal)* (François Bourin, 2014), *«Les médias, c'est nous»*, (*Le 1*, mars 2016).

Sur le politique. *Ces mots qui nous gouvernent* (Bayard, 2008), *«Vers un monde de covivance»* (série «Utopie virale», revue *Études*, avril 2020).



Dessins : Deligne

Dans le contexte

Le terme *robuste* est revenu dans cette crise non pas pour désigner le corps humain, mais pour qualifier les données des essais cliniques. C'est un mot issu de la langue statistique. On a pu dire par exemple de l'essai clinique européen Discovery sur les antiviraux que ses résultats n'étaient pas *«assez robustes»* pour être probants, car la cohorte de patients testés n'était pas assez importante.

Dans les discours de cette crise, où dominent des chiffres et des statistiques qui ont tendance à désincarner la réalité, ce mot de robuste est pourtant venu rappeler l'existence du corps humain en chair et en os. Il évoque même sa vitalité. Dans le langage courant, une personne robuste est quelqu'un de solide, en pleine santé, qui se porte bien, et qui ne craint pas les virus. Il existe donc un paradoxe dans nos représentations, entre la robustesse des data, et la vulnérabilité de la vie. Comme si à mesure que nous devenions collectivement fragiles devant la possibilité de la maladie, les données d'enquête ou de traçage devenaient, elles, plus robustes.

Dans l'histoire

Ce mot, qui aujourd'hui fait partie du vocabulaire technique des statisticiens, renvoie au contraire à l'origine à une image très poétique, liée à la nature. L'adjectif *robuste* vient de la qualité du *robur*, qui en latin signifie le chêne. Un très bel arbre solide qui pousse dans les forêts françaises, et qui selon les botanistes peut vivre jusqu'à mille ans. Sa résistance au temps s'ajoute à sa résistance matérielle, le chêne est solide face aux tempêtes et intempéries.

Depuis l'Antiquité, on tisse une métaphore entre le corps humain viril et cet arbre majestueux, pour évoquer la bonne santé et la capacité à affronter les épreuves physiques. Mais cette analogie entre l'humain et le végétal est de façon générale intemporelle et universelle. Le mot *body*, en anglais, désignait à l'origine le bateau en bois qui avait été taillé dans le *«tronc»* d'un arbre. La médecine chinoise de plus en plus utilisée en France, a aussi le bois comme cinquième élément en plus de l'eau, la terre, l'air et le feu.

Pour la suite

Certes, l'adjectif *robuste* s'emploie aujourd'hui moins que les expressions «solide» ou «musclée». Mais la vogue des livres consacrés aux arbres nous prouve que cette métaphore très ancienne nous anime encore, avec l'idée que nous devons puiser dans la nature pour être en bonne santé. La vogue de la sylvothérapie ces dernières années, qui consiste à amener des malades en forêt pour leur faire toucher des arbres dans l'espoir d'accélérer leur guérison, en est l'une des illustrations.

Retrouver ou reconstruire notre robustesse pourrait donc passer par de nouvelles pratiques de ce type, comme aller en forêt, ou adopter un olivier pour avoir son huile. Les prochaines vacances à l'intérieur des frontières nationales vont aussi être l'occasion d'expérimenter la nature comme source de santé, après ces longues semaines passées en confinement.

Enfin le terme *robuste* devrait rencontrer son équivalent abstrait, la solidarité. On retrouve la racine *solide*, qui évoque là aussi la notion de résistance, mais dans une dimension collective. Nous allons devoir être solidaires pour être plus robustes tous ensemble.

Recueilli par Lucie Alexandre

Demain : «Zoonose»

Florence Levillain/Signatures pour La Croix

«L'amour est faible à sa naissance; il se fortifiera par l'habitude: sache l'alimenter, et avec le temps il deviendra robuste.»

Ovide

Le regard de Florence Levillain

Photographe française née en 1970, membre de l'agence Signatures. Elle explore des territoires variés allant du monde de l'entreprise aux rues des banlieues, portant son regard sensible sur ceux que l'on croise sans toujours les voir. Outre son travail de reportage, elle imagine des séries poétiques et humoristiques mises en scène, comme celle-ci, intitulée « Effets secondaires », commencée au lendemain du confinement dans son appartement sous les toits de Paris.

vu du Portugal

La solidarité pour contrer la faim

Face aux difficultés économiques qui s'aggravent, les Portugais mobilisent leur énergie solidaire.

Lisbonne
De notre correspondante

Derrière ses longs murs roses un peu austères jouxtant le Panthéon, à Lisbonne, Santa Clara donne envie de retourner en enfance. Cette école, installée dans un ancien couvent joliment rénové, reçoit en temps normal 400 enfants de maternelle et de premier cycle.

Par ces temps de coronavirus, Santa Clara est bien calme : fermée depuis le 16 mars, comme tous les établissements scolaires ou presque. *« L'école dispose de sa propre cuisine de cantine. À ce titre, et comme cinq autres établissements de la ville, elle est chargée de confectionner et distribuer les repas pour un réseau de 26 établissements scolaires que l'on a mis en place »*, explique Ana Leal, responsable de ce département au sein de la mairie de la capitale.

Les premiers bénéficiaires de ce dispositif sont les enfants qui reçoivent normalement l'aide de la cantine. Mais pour cause d'épidémie de coronavirus les besoins explosent. *« Nous préparions 180 repas par jour, nous en sommes à 930,* explique Vera, responsable de la cantine. *On doit tout conditionner pour 11 h 30, ce n'est pas comme servir dans les assiettes des enfants ! »* Les cuisinières, à l'image du personnel qui intervient en centres de crise, n'ont pas le temps de lever les yeux des barquettes qu'elles doivent fermer hermétiquement.

À une porte discrète qui donne sur la rue, des pères accompagnés d'enfants ou non attendent déjà. *« Sans ça, on ne s'en sortirait pas »*, avoue un homme qui se réfugie derrière sa timidité. Autour de lui, les employés de la mairie, reconnaissables à leurs vestes vertes, siglées « mairie de Saint Vincent », s'affairent pour ranger les « paniers » dans les camionnettes municipales.

Paulo, professeur de gymnastique senior, privé de cours pour cause de coronavirus, est réquisitionné. *« Ce n'est pas pareil comme boulot ! Mais il faut le faire, les gens attendent »*, dit-il avec un doux sourire. Le réseau des cantines municipales sert 5 000 repas par jour, week-end compris. Dans le quartier, des initiatives privées ont fait leur apparition. Comme la cantine solidaire temporaire, groupement de voisins volontaires pour confectionner des plats à emporter gratuitement. Elle devait s'arrêter le 30 avril, mais devra continuer : la demande augmente.

Les ONG tirent la sonnette d'alarme. Le chômage explose, les travailleurs indépendants n'ont plus de revenus, le chômage technique réduit les salaires de 30 %. Le spectre de la faim est revenu. Et avec lui la solidarité.

Marie-Line Darcy